



VOIE PROFESSIONNELLE

CAP

2^{DE}

1^{RE}

T^{LE}

Français

ENSEIGNEMENT

COMMUN

PROPOSITION DE SÉQUENCE POUR UN PARCOURS DE LECTURE DANS UNE ŒUVRE FICHE N°6 : PRÉSENTATION DÉTAILLÉE

Objet d'étude : Lire et suivre un personnage : itinéraires romanesques

Œuvre choisie : *La Dame aux camélias*, Alexandre Dumas fils¹

Séance 5 : la métamorphose de Marguerite

Extrait, chapitre 10 (Armand fait sa déclaration d'amour à Marguerite...)

— [...] vous avez pris sur mon cœur et mon esprit un ascendant plus grand encore, c'est qu'enfin, maintenant que vous m'avez reçu, que je vous connais, que je sais tout ce qu'il y a d'étrange en vous, vous m'êtes devenue indispensable, et que je deviendrai fou, non pas seulement si vous ne m'aimez pas, mais si vous ne me laissez pas vous aimer.

— Mais, malheureux que vous êtes, je vous dirai ce que disait Mme D... : Vous êtes donc bien riche ! Mais vous ne savez donc pas que je dépense six ou sept mille francs par mois, et que cette dépense est devenue nécessaire à ma vie ; mais vous ne savez donc pas, mon pauvre ami, que je vous ruinerais en un rien de temps, et que votre famille vous ferait interdire pour vous apprendre à vivre avec une créature comme moi. Aimez-moi bien, comme un bon ami, mais pas autrement. Venez me voir, nous rirons, nous causerons, mais ne vous exagérez pas ce que je vau, car je ne vau pas grand-chose. Vous avez un bon cœur, vous avez besoin d'être aimé, vous êtes trop jeune et trop sensible pour vivre dans notre monde. Prenez une femme mariée. Vous voyez que je suis une bonne fille et que je vous parle franchement.

[...]

1. La proposition originale, élaborée par un professeur et formateur dans l'académie de Bordeaux, est disponible sur le site académique qui héberge les ressources disciplinaires en lettres-histoire : <https://ent2d.ac-bordeaux.fr/disciplines/lettres-histoire/nouveaux-programmes-1-bac-pro-francais/>

Mais à qui croyez-vous donc avoir affaire ? Je ne suis ni une vierge ni une duchesse. Je ne vous connais que d'aujourd'hui et ne vous dois pas compte de mes actions. En admettant que je devienne un jour votre maîtresse, il faut que vous sachiez bien que j'ai eu d'autres amants que vous. Si vous me faites déjà des scènes de jalousie avant, qu'est-ce que ce sera donc après, si jamais l'après existe ! Je n'ai jamais vu un homme comme vous.

[...] Je vous en préviens, je veux être libre de faire ce que bon me semblera, sans vous donner le moindre détail sur ma vie. Il y a longtemps que je cherche un amant jeune, sans volonté, amoureux sans défiance, aimé sans droits. Je n'ai jamais pu en trouver un. Les hommes, au lieu d'être satisfaits qu'on leur accorde longtemps ce qu'ils eussent à peine espéré obtenir une fois, demandent à leur maîtresse compte du présent, du passé et de l'avenir même. À mesure qu'ils s'habituent à elle, ils veulent la dominer, et ils deviennent d'autant plus exigeants qu'on leur donne tout ce qu'ils veulent. Si je me décide à prendre un nouvel amant maintenant, je veux qu'il ait trois qualités bien rares, qu'il soit confiant, soumis et discret.

— Eh bien, je serai tout ce que vous voudrez.

— Nous verrons.

1^{er} corpus : Marguerite avant sa transformation

Écrire sa réception du texte

- Comprenez-vous cette conception de l'amour et du couple ? Argumentez.

Confronter sa lecture à celles des pairs, et à une réécriture contemporaine

- Le professeur propose aux élèves un extrait de bande dessinée : *La Dame aux camélias*, extrait de Gotlib, Alexis, Cinemastock, tome 1, Dargaud, 1974.

Avant de raconter la rencontre avec Armand, la bande dessinée dresse le portrait de la courtisane.

Étude des six premières vignettes de la planche 2.

Commentaire

La bande dessinée est un contrepoint donnant à voir le personnage sous une tonalité comique. La version du dessinateur et du scénariste montre comment une réécriture fait écho au texte (on peut trouver des correspondances avec les élèves) tout en s'en écartant.

Extrait, chapitre 15 (réconciliation)

Armand, qui n'a pas supporté de devoir partager Marguerite avec ses autres amants, lui a envoyé une lettre de rupture très ironique. Regrettant son geste, il demande à Marguerite de lui pardonner.

« C'est vrai, reprit-elle ; nous autres créatures du hasard, nous avons des désirs fantasques et des amours inconcevables. Nous nous donnons tantôt pour une chose, tantôt pour une autre. Il y a des gens qui se ruineraient sans rien obtenir de nous, il y en a d'autres qui nous ont avec un bouquet. Notre cœur a des caprices ; c'est sa seule distraction et sa seule excuse. Je me suis donnée à toi plus vite qu'à aucun homme, je te le jure ; pourquoi ? parce que me voyant cracher le sang tu m'as pris la main, parce que tu as pleuré, parce que tu es la seule créature humaine qui ait bien voulu me plaindre.

[...]

« Puis, continua Marguerite, tu étais la seule personne devant laquelle j'avais pu comprendre tout de suite que je pouvais penser et parler librement. Tous ceux qui entourent les filles comme moi ont intérêt à scruter leurs moindres paroles, à tirer une conséquence de leurs plus insignifiantes actions. Nous n'avons naturellement pas d'amis. Nous avons des amants égoïstes qui dépensent leur fortune non pas pour nous, comme ils le disent, mais pour leur vanité.

« Pour ces gens-là, il faut que nous soyons gaies quand ils sont joyeux, bien portantes quand ils veulent souper, sceptiques comme ils le sont. Il nous est défendu d'avoir du cœur sous peine d'être huées et de ruiner notre crédit.

« Nous ne nous appartenons plus. Nous ne sommes plus des êtres, mais des choses. Nous sommes les premières dans leur amour-propre, les dernières dans leur estime. Nous avons des amies, mais ce sont des amies comme Prudence, des femmes jadis entretenues qui ont encore des goûts de dépense que leur âge ne leur permet plus. Alors elles deviennent nos amies ou plutôt nos commensales. Leur amitié va jusqu'à la servitude, jamais jusqu'au désintéressement. Jamais elles ne vous donneront qu'un conseil lucratif. Peu leur importe que nous ayons dix amants de plus, pourvu qu'elles y gagnent des robes ou un bracelet, et qu'elles puissent de temps en temps se promener dans notre voiture et venir au spectacle dans notre loge. Elles ont nos bouquets de la veille et nous empruntent nos cachemires. Elles ne nous rendent jamais un service, si petit qu'il soit, sans se le faire payer le double de ce qu'il vaut. Tu l'as vu toi-même le soir où Prudence m'a apporté six mille francs que je l'avais priée d'aller demander pour moi au duc, elle m'a emprunté cinq cents francs qu'elle ne me rendra jamais ou qu'elle me payera en chapeaux qui ne sortiront pas de leurs cartons.

« Nous ne pouvons donc avoir, ou plutôt je ne pouvais donc avoir qu'un bonheur, c'était, triste comme je le suis quelquefois, souffrante comme je le suis toujours, de trouver un homme assez supérieur pour ne pas me demander compte de ma vie, et pour être l'amant de mes impressions bien plus que de mon corps. Cet homme, je l'avais trouvé dans le duc, mais le duc est vieux, et la vieillesse ne protège ni ne console. J'avais cru pouvoir accepter la vie qu'il me faisait ; mais que veux-tu ? je périssais d'ennui et, pour faire tant que d'être consumée, autant se jeter dans un incendie que de s'asphyxier avec du charbon.

« Alors, je t'ai rencontré, toi, jeune, ardent, heureux, et j'ai essayé de faire de toi l'homme que j'avais appelé au milieu de ma bruyante solitude. Ce que j'aimais en toi, ce n'était pas l'homme qui était, mais celui qui devait être. Tu n'acceptes pas ce rôle, tu le rejettes comme indigne de toi, tu es un amant vulgaire ; fais comme les autres, paye-moi et n'en parlons plus. »

Marguerite, que cette longue confession avait fatiguée, se rejeta sur le dos du canapé, et, pour éteindre un faible accès de toux, porta son mouchoir à ses lèvres et jusqu'à ses yeux.

« Pardon, pardon, murmurai-je, j'avais compris tout cela, mais je voulais te l'entendre dire, ma Marguerite adorée. Oublions le reste et ne nous souvenons que d'une chose : c'est que nous sommes l'un à l'autre, que nous sommes jeunes et que nous nous aimons.

« Marguerite, fais de moi tout ce que tu voudras, je suis ton esclave, ton chien ; mais au nom du Ciel déchire la lettre que je t'ai écrite et ne me laisse pas partir demain ; j'en mourrais. » Marguerite tira ma lettre du corsage de sa robe, et me la remettant, me dit avec un sourire d'une douceur ineffable :

« Tiens, je te la rapportais. » Je déchirai la lettre et je baisai avec des larmes la main qui me la rendait.

Écrire sa réception du deuxième texte

- Êtes-vous sensible au discours que Marguerite adresse à Armand ? Justifiez.
- À la page « citations » de votre carnet de lecture, relevez au moins une phrase que vous trouvez belle, justifiez votre choix et faites-en un commentaire (l'exercice peut être reproduit tout au long de la séquence).

Confronter sa lecture à celles des pairs

Échanges oraux, retour au texte, mise en lumière des motivations de Marguerite, des contraintes liées à sa condition de courtisane. Étude des procédés rhétoriques utilisés pour susciter la compassion. La question de la sincérité de l'héroïne, que certains élèves peuvent mettre en doute, est laissée ouverte.

Bilan intermédiaire sur le rapport au monde de la courtisane, ses valeurs.

2^{ème} corpus : la transformation du personnage

Extrait, chapitre 17

Marguerite et Armand se sont retirés à la campagne, à Bougival. Le jeune homme a entendu Marguerite déclarer à Prudence qu'elle ne veut plus du duc comme amant, et qu'elle préfère renoncer à son argent pour être fidèle à Armand. Sautant de joie, il intervient dans la conversation des deux femmes.

“ Ma vie est à toi, Marguerite, tu n'as plus besoin de cet homme, ne suis-je pas là ? t'abandonnerais-je jamais et pourrais-je payer assez le bonheur que tu me donnes ? Plus de contrainte, ma Marguerite, nous nous aimons ! que nous importe le reste ?

— Oh ! oui, je t'aime, mon Armand ! murmura-t-elle en enlaçant ses deux bras autour de mon cou, je t'aime comme je n'aurais pas cru pouvoir aimer. Nous serons heureux, nous vivrons tranquilles, et je dirai un éternel adieu à cette vie dont je rougis maintenant. Jamais tu ne me reprocheras le passé, n'est-ce pas ? ” Les larmes voilaient ma voix. Je ne pus répondre qu'en pressant Marguerite contre mon cœur.

“ Allons, dit-elle en se retournant vers Prudence, et d'une voix émue, vous rapporterez cette scène au duc, et vous ajouterez que nous n'avons pas besoin de lui. ” A partir de ce jour il ne fut plus question du duc.

Marguerite n'était plus la fille que j'avais connue. Elle évitait tout ce qui aurait pu me rappeler la vie au milieu de laquelle je l'avais rencontrée. Jamais femme, jamais sœur n'eut pour son époux ou pour son frère l'amour et les soins qu'elle avait pour moi. Cette nature malade était prête à toutes les impressions, accessible à tous les sentiments. Elle avait rompu avec ses amies comme avec ses habitudes, avec son langage comme avec les dépenses d'autrefois. Quand on nous voyait sortir de la maison pour aller faire une promenade dans un charmant petit bateau que j'avais acheté, on n'eût jamais cru que cette femme vêtue d'une robe blanche, couverte d'un grand chapeau de paille, et portant sur son bras la simple pelisse de soie qui devait la garantir de la fraîcheur de l'eau, était cette Marguerite Gautier qui, quatre mois auparavant, faisait bruit de son luxe et de ses scandales.

Hélas ! nous nous hâtons d'être heureux, comme si nous avions deviné que nous ne pouvions pas l'être longtemps.

Depuis deux mois nous n'étions même pas allés à Paris. Personne n'était venu nous voir, excepté Prudence, et cette Julie Duprat dont je vous ai parlé, et à qui Marguerite devait remettre plus tard le touchant récit que j'ai là.

Retrouvez éducol sur



Je passai des journées entières aux pieds de ma maîtresse. Nous ouvrions les fenêtres qui donnaient sur le jardin, et regardant l'été s'abattre joyeusement dans les fleurs qu'il fait éclore et sous l'ombre des arbres ; nous respirions à côté l'un de l'autre cette vie véritable que ni Marguerite ni moi nous n'avions comprise jusqu'alors.

Cette femme avait des étonnements d'enfant pour les moindres choses. Il y avait des jours où elle courait dans le jardin, comme une fille de dix ans, après un papillon ou une demoiselle. Cette courtisane, qui avait fait dépenser en bouquets plus d'argent qu'il n'en faudrait pour faire vivre dans la joie une famille entière, s'asseyait quelquefois sur la pelouse, pendant une heure, pour examiner la simple fleur dont elle portait le nom. Ce fut pendant ce temps-là qu'elle lut si souvent Manon Lescaut. Je la surpris bien des fois annotant ce livre : et elle me disait toujours que lorsqu'une femme aime, elle ne peut pas faire ce que faisait Manon.

Deux ou trois fois le duc lui écrivit. Elle reconnut l'écriture et me donna les lettres sans les lire.

[...]

Il en résulta que le duc, ne recevant pas de réponse, cessa d'écrire, et que Marguerite et moi nous continuâmes à vivre ensemble sans nous occuper de l'avenir.

Extrait, chapitre 19

Armand a appris que Marguerite vendait ses biens en cachette, car elle doit rembourser les dettes que le duc ne veut plus payer. Armand a fait des démarches pour racheter ces meubles, pour les offrir à la jeune femme.

— Et nous allons nous séparer !

— Pourquoi, Marguerite ? Qui peut nous séparer ? m'écriai-je.

— Toi, qui ne veux pas me permettre de comprendre ta position, et qui as la vanité de me garder la mienne ; toi, qui en me conservant le luxe au milieu duquel j'ai vécu, veux conserver la distance morale qui nous sépare ; toi, enfin, qui ne crois pas mon affection assez désintéressée pour partager avec moi la fortune que tu as, avec laquelle nous pourrions vivre heureux ensemble, et qui préfères te ruiner, esclave que tu es d'un préjugé ridicule.

Crois-tu donc que je compare une voiture et des bijoux à ton amour ? Crois-tu que le bonheur consiste pour moi dans les vanités dont on se contente quand on n'aime rien, mais qui deviennent bien mesquines quand on aime ? Tu payeras mes dettes, tu escompteras ta fortune et tu m'entretiendras enfin ! Combien de temps tout cela durera-t-il ? deux ou trois mois, et alors il sera trop tard pour prendre la vie que je te propose, car alors tu accepterais tout de moi, et c'est ce qu'un homme d'honneur ne peut faire. Tandis que maintenant tu as huit ou dix mille francs de rente avec lesquelles nous pouvons vivre. Je vendrai le superflu de ce que j'ai, et avec cette vente seule, je me ferai deux mille livres par an. Nous louerons un joli petit appartement dans lequel nous resterons tous les deux. L'été, nous viendrons à la campagne, non pas dans une maison comme celle-ci, mais dans une petite maison suffisante pour deux personnes. Tu es indépendant, je suis libre, nous sommes jeunes, au nom du Ciel, Armand, ne me rejette pas dans la vie que j'étais forcée de mener autrefois. " Je ne pouvais répondre, des larmes de reconnaissance et d'amour inondaient mes yeux, et je me précipitai dans les bras de Marguerite.

[...]

— Je ferai tout ce que tu voudras. " Ce qu'elle avait décidé fut donc convenu.

Alors elle devint d'une gaieté folle : elle dansait, elle chantait, elle se faisait une fête de la simplicité de son nouvel appartement, sur le quartier et la disposition duquel elle me consultait déjà.

Je la voyais heureuse et fière de cette résolution qui semblait devoir nous rapprocher définitivement l'un de l'autre.

Retrouvez éducol sur



Confronter sa lecture à celles des pairs

Les échanges oraux à partir des réponses des élèves permettent de relever tous les éléments de la transformation de Marguerite, et d'en rechercher les causes. Un nouveau rapport au monde et de nouvelles valeurs sont mis en évidence, en opposition au schéma précédent. Dans le deuxième texte, on relève les indices d'une conversion aux valeurs bourgeoises traditionnelles, et les gages de la sincérité du personnage.

Produire un écrit réflexif

La transformation de Marguerite semble en partie inspirée par la lecture de l'histoire de Manon Lescaut. Pensez-vous que le lecteur, à son tour, peut modifier son rapport au monde en étant influencé par la transformation de Marguerite ? (cette écriture peut faire l'objet d'une réécriture évaluative de fin de séquence, afin d'être corrigée et enrichie).

Commentaire

Au cœur du roman, la construction du personnage de Marguerite prend un tournant sous l'effet d'une véritable métamorphose. Grâce à la passion amoureuse, son rapport au monde et aux autres se trouve bouleversé, ainsi que ses motivations et l'ensemble de son système de valeurs, transformation qui lui permet de vivre une période de bonheur, une parenthèse enchantée dans sa maladie.

Cette évolution s'accomplit dans le temps et dans l'espace (on passe du demi-monde trépidant parisien à l'univers paisible de la campagne, un séjour qui s'étire pendant quatre mois environ). Elle s'accompagne de changements radicaux dans les relations sociales, dans le mode de vie et sur le plan de la santé même de Marguerite (voir le schéma ci-après). Contre toute attente, c'est bien Marguerite qui se convertit aux valeurs bourgeoises incarnées par Armand. C'est toute son identité qui est engagée dans cette métamorphose. Parmi les facteurs qui peuvent l'expliquer, l'amour, l'effet salutaire de la nature, la lecture peuvent être invoqués.

Retrouvez éduscol sur



La métamorphose de Marguerite : l'évolution de son rapport au monde et de ses valeurs

La métamorphose de Marguerite : l'évolution de son rapport au monde et de ses valeurs

Le monde de la courtisane débauchée

Les « autres » qu'elle côtoie :

Les relations sociales de Marguerite se déploient au sein du demi-monde. Liens affectifs et utilitaires ont tendance à se confondre, les relations de Marguerite sont superficielles, viciées par l'argent, quand elles ne relèvent pas directement du contrat financier : ses amants, des hommes très riches et plutôt vieux, issus de l'aristocratie ou de la bourgeoisie (le grand monde), ses amies toujours « intéressées » (des demi-mondaines en activité ou ayant fini d'exercer comme Prudence, qui vit aux crochets de la courtisane contre de menus services), des serveurs, des marchands. Les liens familiaux et amoureux semblent inexistantes. Dans la société, elle jouit d'une certaine célébrité, faisant l'objet tout à la fois de fascination pour sa très grande beauté, et de réprobation pour ses mœurs jugées dépravées (son statut scandaleux de courtisane diffère grandement de celui d'une vulgaire prostituée cependant).

L'espace qu'elle fréquente :

Exclusivement urbain, c'est celui des beaux quartiers de la capitale, des lieux de plaisirs mondains (théâtres, promenades des Champs Elysées, du Bois de Boulogne), des magasins. Elle habite rue d'Antin. Espace public et espace privé tendent à se confondre : elle ne peut pas toujours disposer à sa guise de son appartement où elle est tenue de recevoir ses riches amants. A l'inverse, les lieux de sociabilité (les théâtres notamment où elle a sa loge) sont des espaces de rencontres « professionnelles » où elle s'expose. Symboliquement, cet espace urbain est celui de la débauche et du péché.

Les valeurs qu'elle privilégie

La liberté, l'indépendance, l'argent (la vénalité), le plaisir (la débauche), le luxe, la beauté (l'apparence), le matérialisme.

Ses idéaux et aspirations :

Si Marguerite devait connaître une histoire d'amour, son amant serait « jeune, sans volonté, amoureux sans défiance, aimé sans droits », en trois mots : « confiant, soumis, discret ». En effet, elle fait passer son « activité professionnelle » au premier plan, parce qu'elle souhaite à tout prix maintenir son train de vie, ce qui l'oblige à conserver ses vieux amants généreux. Cependant elle ne se fait pas d'illusion (le bonheur est inaccessible) et n'a pas vraiment d'aspiration, elle ne se projette pas beaucoup dans l'avenir.

Le prix à payer (contreparties négatives):

la solitude, la marchandisation de sa personne (chosification, elle est le jouet des hommes), les faux-semblants (impossibilité de montrer ses véritables sentiments et pensées), la réprobation morale et les humiliations (c'est un paria), le bonheur et l'amour impossibles, l'altération de sa santé, la fugacité de sa « carrière » qui ne dure que tant qu'elle est jeune et belle, une fin de vie malheureuse.

Le monde de l'amoureuse vertueuse

Les « autres » qu'elle côtoie :

Pendant son idylle avec Armand, Marguerite a rompu avec ses anciennes relations, à l'exception de Julie Dupin et de Prudence qui continuent de venir la voir. Lorsque le duc lui envoie des lettres, elle les donne à Armand sans les lire. De la sorte, elle se consacre exclusivement à son amour, et son rapport aux autres se caractérise par des relations authentiques, qui n'ont plus aucune nature commerciale. Enfin, Marguerite à travers la lecture fréquente Manon Lescaut qu'elle juge sévèrement pour ce qu'elle a fait subir à son amant, et en laquelle elle ne se reconnaît pas : « lorsqu'une femme aime, elle ne peut pas faire ce que faisait Manon ».

L'espace qu'elle fréquente :

Cet espace revêt les caractéristiques de l'utopie, un paradis terrestre isolé du monde corrompu et de ses tentations. C'est un cadre naturel paisible et propice au bonheur. L'idylle et la métamorphose de Marguerite ont en effet lieu pendant l'été à Bougival, une bourgade campagnarde à l'ouest de Paris. A proximité de la grande maison qu'elle a louée à grand frais, elle découvre des plaisirs simples proches de la nature, se promenant dans le jardin, admirant les fleurs à l'ombre des arbres, s'asseyant sur la pelouse ou se promenant en bateau. La fréquentation de la nature semble avoir un effet salutaire sur sa santé, et purifier son âme.

Les valeurs qu'elle privilégie

L'amour, la liberté (vis-à-vis des contraintes de la société), la fidélité, l'authenticité, la simplicité, la conformité aux valeurs bourgeoises (la vertu), le bonheur, la nature, la littérature.

Ses idéaux et aspirations :

Même si elle pressent qu'elle est condamnée par la maladie, Marguerite semble renaître (« nous sommes jeunes »), et rêve d'un avenir qu'elle envisage avec Armand sans l'épouser : vivre modestement et respectablement, louer un petit appartement, séjourner à la campagne l'été, une vie simple. Elle veut être heureuse et aimée pour elle-même, et faire oublier sa vie scandaleuse d'autrefois.

Le prix à payer (contreparties négatives):

Le renoncement à l'argent (à l'indépendance financière, puisqu'elle se prive des subsides du duc), aux plaisirs de la vie mondaine, au luxe...
= rupture radicale avec sa vie « d'avant ».